

Pensées d'une solitaire, précédées de fragments inédits

L. Ackermann



Alphonse Lemerre, Paris, 1903

Exporté de Wikisource le 12/01/2014

L. ACKERMANN
PENSÉES
d'une
SOLITAIRE
Précédées de fragments inédits



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, passage choiseul, 23-31
M DCCCCIII

TABLE DES MATIÈRES

Madame Louise Ackermann intime / Louise Read
Pensées d'une solitaire / Louise Ackermann

Madame Louise Ackermann **intime**

S'il est difficile de donner une juste idée des contemporains illustres dans l'intimité desquels on n'a pas pénétré, il l'est aussi d'en parler lorsqu'on les a approchés de très près, quand on a pu les apprécier et les admirer dans leur vie de chaque jour, quand on en a été aimé tendrement. On voudrait réussir à faire comprendre la noblesse, la droiture, la belle simplicité des rares êtres dont le grand talent n'était pas plus grand que leur bonté et la loyauté de leur caractère.

Chez Mme Louise Ackermann, une véhémence franche s'alliait aux sentiments d'instinctive et naïve bienveillance de sa nature si en dehors. Ne le conçoit-on pas, d'ailleurs, en la lisant, et des accents aussi vibrants que les siens, exprimant la plus saisissante et désespérée pitié pour la destinée humaine qu'aucune littérature ait jamais réalisée, pouvaient-ils naître d'une âme faible et sans hardiesse ?

Contrairement à la généralité des poètes, ses vers ne sont pas des vers de jeunesse. Ils sont une tardive manifestation intellectuelle, le fruit d'une véritable douleur profondément ressentie.

Toute jeune pourtant elle s'était essayée à la versification, et, vers treize ou quatorze ans, fit une tragédie de la triste histoire de Marie Stuart, sujet de composition donné par son professeur. Elle se plaisait à en citer un vers, dans lequel sa pensée de plus tard se pressent déjà :

Pour mourir aujourd'hui la nature est trop belle !

Plusieurs de ses essais se sont trouvés conservés. L'un d'eux, intitulé *Renoncement*, est daté de Port-Royal-des-Champs, — où, dans son précoce enthousiasme pour Pascal, elle avait entraîné sa mère et ses sœurs et habité quelques mois, — et se termine ainsi :

Sacrifice... eh bien, soit ! tu seras consommé.

Après tout, si l'amour n'est qu'erreur et souffrance,

Un cœur peut être fier de n'avoir point aimé.

Il est curieux de voir Mme Ackermann qualifier ainsi de sacrifice le renoncement à l'amour, au mariage ; car, peu d'années ensuite, s'étant exclusivement consacrée, après la mort de sa mère, à l'étude des poètes, ses « amis uniques[1] », ne travaillant les langues étrangères que pour les « comprendre et s'en pénétrer », elle ne se maria, pour ainsi dire, que malgré elle.

Une autre pièce, adressée *Aux Femmes*, mérite d'être citée, comme témoignage des hautes préoccupations de la jeune fille :

S'il arrivait un jour, en quelque lieu sur terre,

Qu'une entre vous vraiment comprit sa tâche austère,

Si, dans le sentier rude avançant lentement,

Cette âme s'arrêtait à quelque dévouement ;

Si c'était la bonté sous les deux descendue,

Vers les infortunés la main toujours tendue ;

Si l'époux et l'enfant à ce cœur ont puisé ;

Si l'espoir de plusieurs sur elle est déposé.

Femmes, enviez-la ! Tandis que dans la foule

Votre vie inutile en vains plaisirs s'écoule